

MULTIMÉDIA ET ESPACE DE SOCIALISATION DE LA LECTURE

*par Michel Grandaty**

Soulignant les enjeux pédagogiques, culturels et sociaux du développement du multimédia, Michel Grandaty propose une réflexion sur les modifications des pratiques de lecture induites tout autant par les caractéristiques des nouveaux supports que par les comportements et usages auxquels ils conduisent.

Il paraît moins urgent, à l'heure actuelle, de s'interroger sur la survie du livre et sur sa possible disparition à brève échéance, remplacé par le support numérique, tant sa place semble aller aujourd'hui de soi. Pourtant, le développement des supports multimédias, CD-Rom, Internet, e-book et futur papier électronique téléchargeable (la métaphore de « livre ultime » donne à réfléchir...) qui vient bousculer les pratiques sociales actuelles dans le domaine de la lecture incite à la réflexion.

Cet article a l'ambition de faire un petit tour d'horizon réflexif pour donner à penser à tous ceux qui travaillent autour du livre, pour donner à voir où l'on risque d'être conduit à mettre les doigts et à poser les yeux demain. Pour cela nous développerons trois points de comparaison entre le livre et ses « compléments » numériques : les phénomènes de lisibilité, les usages scolaires et sociaux de la

lecture et enfin la nature du lieu où s'inscrit la lecture, virtuelle ou réelle.

Sur le plan de la lisibilité et de l'apport spécifique du multimédia, il semble nécessaire de distinguer ce qui relève d'un côté de la multimodalité et de l'autre côté de l'interactivité, la confusion servant à survaloriser le support numérique.

La multimodalité renvoie à ce mélange de sons, d'images animées ou non et de textes qui n'est pas spécifique du multimédia et qui s'est développée avec le cinéma et la télévision. Un message qui fait appel à plusieurs sens est très motivant pour l'individu, très attractif. Le déroulement, fluide dans le temps, donne un sentiment de grande facilité pour aborder un sujet, plus grand qu'à partir du livre. Il est clair qu'une partie des écrits documentaires sur papier ont atteint une certaine limite que les éditeurs anglo-saxons et les éditions Galli-

* Michel Grandaty est maître de conférences à l'Ifum de Toulouse et conseiller auprès des éditions Milan.

mard par exemple ont poussée à l'extrême. Pourtant, sur tout ce qui touche aux phénomènes dynamiques, aux relations de cause à conséquence, aux questions en comment ou *pourquoi sur des faits* (comment la terre tourne-t-elle autour du soleil ? Pourquoi les dinosaures ont-ils disparu ?) les CD-Roms documentaires révèlent une meilleure lisibilité. Il est beaucoup plus facile à un enfant de comprendre de manière animée le fonctionnement d'une écluse. Une bonne animation vaut mieux qu'un long discours explicatif. L'édition encyclopédique a non seulement su prendre le virage à temps mais a ainsi constaté une hausse significative du nombre de lecteurs et cela en très peu de temps. Qui pourrait s'en plaindre ? Le message multimodal à visée documentaire, sur un support interactif, gagne en lisibilité !

L'interactivité, cependant, est un tout autre phénomène lié à la notion d'hypertexte. Sur la page-écran d'un CD-Rom d'histoire, en cliquant sur un mot d'une autre couleur, le lecteur établit un « lien » avec une autre information qui peut être de même nature (texte écrit) ou de nature différente (animation, musique, image agrandie etc.). Ces liens hypertextes constituent une architecture particulière. Un peu comme dans un immeuble, il y a des pages qui sont au même étage et des pages qui se situent à un autre palier. Sans parler des portails sur l'Internet et des glissements proposés d'un site à un autre.

Du côté des auteurs, cette architecture reste en grande partie à inventer, à apprécier. Pour se cantonner dans le récit pour enfant, il y a beaucoup de ratages, pour quelques pionniers - *Le Livre de Lulu* par exemple - et pour encore moins de réussites majeures - comme *Le Théâtre de minuit*.

Il est bon de rappeler que, pour la première fois, une innovation technologique est apparue sans que le besoin ou la nécessité l'ait amenée. C'est après coup qu'il a fallu en faire quelque chose, lui trouver une utilité !

Sur le plan de la lisibilité, l'hypertexte est rien moins que facile. Ou plutôt sa facilité n'est qu'apparente : pas de sommaire visible, pas de perception physique de la dimension de l'ouvrage en son entier, pas de possibilité a priori de prévoir un temps précis à y consacrer pour le lire : dit trivialement, pas de rapport qualité prix apparent, pas de stratégie dont le lecteur soit totalement maître.

En ce qui concerne les enfants, deux comportements de lecteur sont repérables.

Il y a les bons lecteurs sur papier qui savent construire des projets de lecture et sont capables, d'après évaluation, de naviguer sur le CD-Rom, c'est-à-dire de construire des savoirs, et puis il y a ceux qui partent à « l'aventure », surfent plutôt qu'ils ne naviguent sur cet hypertexte, ricochent sur lui sans pouvoir le dominer et, pire, en ressortent avec un taux de satisfaction beaucoup plus élevé que s'ils avaient ainsi échoué sur un texte papier. L'industrie qui sous-tend le multimédia (opérateurs, téléphonie etc.) ne se cache pas de viser à provoquer des comportements de consommateurs avant tout. « Être en ligne sur Internet », c'est le but visé, but qui génère des bénéfiques, quitte à ce que le consommateur ne soit pas, plus, un lecteur.

Le comportement de surfeur n'est pas en soi une malédiction, c'est un comportement d'exploration qui est à la base de l'acte de lire sur hypertexte.

Mais de nombreux enfants semblent s'y cantonner sans être capables, comme sur un livre, d'en tirer un profit culturel capitalisable pour l'école. Pour résumer, tout le monde « consomme », « achète » de l'hypertexte, mais combien d'enfants le lisent-ils réellement avec profit ? Ce n'est pas la préoccupation de l'industrie numérique bien sûr, mais cela relève de la responsabilité des éducateurs, de tous ceux qui luttent pour démocratiser la lecture depuis le début du vingtième siècle !

Notre deuxième point de comparaison porte sur la modification des pratiques sociales et d'apprentissage induites par le multimédia. Un quotidien national titrait récemment qu'il s'agissait d'« une invention comparable à celle du codex » ; de même Roger Chartier, directeur d'études à l'école des Hautes Études en Sciences Sociales, lors du congrès national de l'ABF à Metz, en mai, intitulé « Quelles lectures dans les bibliothèques de l'avenir ? » n'hésitait pas à parler, à juste raison, d'une triple révolution de forme (codex) mais aussi de technique (imprimerie) et de lecture (relation avec l'objet).

Sur le plan psycho-cognitif, il est vrai que le fait de sortir des limites physiques du livre et de rentrer dans un univers plus abstrait fait de tâtonnements et de cheminements multiples va modifier sensiblement les attitudes sociales et intellectuelles de nos enfants ; ceux-ci ne sauraient être que sensiblement et définitivement différents de nous dans leur manière de penser, de se représenter et de se transmettre leur expérience du monde. C'est bien une révolution, porteuse de changements profonds !

Paradoxalement, l'efficacité pédagogique du multimédia reste à prouver et surtout à analyser. Lors du troisième colloque « hypermédiatés et apprentissages » organisé conjointement par la revue EPI et l'INRP et publié en 1996, Jacques Baudé concluait dans la postface : « Pour en revenir aux travaux du colloque, je leur ai trouvé cette année une maturité certaine, où il y a de la lucidité et de la modestie. J'ai relevé ici et là qu'il n'est pas certain que la liberté de navigation soit un principe pédagogique fondamental, qu'il y a dans la tendance au zapping un danger de confondre information et savoir. »

Quand on connaît les simples recherches portant sur la reconnaissance de caractères et le confort inégalé des caractères d'imprimerie sur une feuille de papier blanc, on ne peut qu'être très réservé sur un usage intensif de la

lecture sur écran. Le « livre ultime », projet futuriste, aura sur ce point tout à prouver !

L'illusion d'agir sur le texte en le coupant, le collant etc. donne un faux sentiment de maîtrise. Lire, faut-il le rappeler, c'est bien moins comprendre que construire des projets de lecture. Apprendre à lire c'est apprendre à construire ces projets diversifiés de lecture : lire pour se faire une opinion, s'informer, se distraire, imaginer...

Le livre traditionnel est garant de ces pactes de lecture construits à travers les siècles, alors que le multimédia excelle dans le domaine du masquage social. Aujourd'hui quelles sont les garanties du statut transparent de l'émetteur du message sur l'Internet ? Il reste à investir ce lieu virtuel par des instances bien concrètes de validation, de vérification que sont les éditeurs actuels. Éditer c'est réguler, choisir et mettre à la disposition une information par le filtre de valeurs assumées, déclarées. Je peux continuer à lire mon journal sur un site parce qu'il s'agit du site du journal *Le Monde* par exemple. De même, il est moins important de déterminer si l'encyclopédie *Encarta*, par exemple, est plus ou moins multimodale et interactive que l'*Encyclopédia Universalis* que de savoir quelle vision du monde véhicule chacune. Diderot n'est pas un éditeur comme un autre !

L'acte de lire relève aussi du corps : que penser de fiches de cuisine sur multimédia accessibles par clavier avec les mains dans la pâte ? Que penser d'un bon roman lu sur e-book à la plage, le ventre sur le sable ?

Ces détails faussement anecdotiques posent le problème de la virtualisation des supports mais aussi de la virtualisation des lieux de lecture, ces espaces indispensables mais de moins en moins incontournables de sociabilité.

Le problème majeur à nos yeux est là. Qui politiquement, au sens large du terme, au sens d'exercice de sa liberté de citoyen dans sa cité, qui donc a intérêt à la dématérialisa-

tion des lieux de sociabilité ? En mesure-t-on les risques démocratiques ?

Prenons l'espace concret de la bibliothèque, avec ces « pierres levées » dont parlait J.P. Sartre à propos de la bibliothèque de son père dans *Les Mots*. L'évolution technique inéluctable, provoquée par la révolution numérique, est l'arbre (au singulier) informatique qui cache la forêt (des lecteurs). Imaginons un seul livre « ultime » constitué de pages de papier électronique dans lequel on insère autant de cartes à puces qu'il y a de textes numérisés. Le petit Jean-Paul n'aurait alors aperçu qu'une petite cartothèque à puces rangée dans un tiroir.

L'espace de la bibliothèque, justifié en grande partie financièrement par le stockage des livres en étagères et réserve, disparaît. Mais ce qui disparaîtra avec lui c'est tout un espace de sociabilité stratégique autour de la lecture et ce qui disparaîtra avec cet espace de sociabilité c'est la mission sociale et démocratique d'animation autour du livre et de la lecture qu'assument tous les bibliothécaires de France ! Sans s'étendre sur les aspects variés de cette mission, nous rappellerons pour lecture de salubrité publique le livre édité au CRDP de Créteil sous la direction de Jean Hébrard et Max Butlen *La Culture de l'écrit et les réseaux de formation*. Il y est dit qu'il ne peut y avoir de lectures en dehors des élites sans réseaux diversifiés, sans espaces pour les accueillir et sans personnes physiques pour les animer.

Cette disparition possible des lieux de lecture, de sociabilité, au nom plus anodin de virtualisation, est à notre sens le défi majeur du siècle à venir. L'alliance objective des gestionnaires et des industriels est lourde de menaces. Ainsi, vient de se tenir en mai, à Vancouver, le premier marché mondial de l'éducation, Word Education Market (sic !). Un des grands sujets était l'université virtuelle de demain. Tous les lecteurs qui ont fait leurs études sur un campus saisiront ce

que représentera la perte du lieu en termes de confrontation, appropriation des savoirs. Ah, si les campus de mai 68 avaient été virtuels ! Ce débat à Vancouver s'est déroulé en termes d'immense espoir de démocratisation ! Cherchez le paradoxe !

Très sérieusement, si l'espace virtuel (hors des lieux concrets) de la culture visait à la démocratisation, pourquoi tous nos médias « industriels » français exercent-ils une censure douce sur l'« Université de tous les savoirs » ? c'est le titre donné par Yves Michaud aux 366 conférences organisées en cette année 2000 pour faire le point sur tous les grands domaines de connaissance. Entreprise à la Diderot, avec les meilleurs spécialistes, qui se tient chaque soir à Paris dans un amphithéâtre du Conservatoire national des arts et métiers (encore un vrai lieu...). Parfois jusqu'à 1200 personnes religieusement debout ! Eh bien, comment pouvons-nous suivre virtuellement chaque soir ce qui est un succès populaire ? À quelle heure pouvons nous y accéder ? On peut ne pas le croire. Elles seront retransmises en intégralité (sic !) sur la chaîne de l'Assemblée nationale par câble durant les vacances de la Chambre, et les nôtres par la même occasion ! Mais oui ! Je ne désespère pas pourtant de voir quelques étudiants en fin de thèse y assister. En attendant, le seul site où vous pouvez télécharger le discours sonore de ces conférences est le seul site www.telerama.fr.

Pour terminer cette troisième partie de notre propos, nous aborderons le problème crucial de la conservation du livre. Le livre-papier est une trace, une preuve, une borne, une « pierre levée ». Tout est potentiellement numérisable, tout semble donc conservable. Le vieux rêve de la bibliothèque totale, celle de Borges. Pourtant, il faut savoir que le support numérique a une durée de vie infiniment moindre que celle du papier. Les spécialistes s'accordent à dire qu'il faudrait tous les dix ou quinze ans tout ressaisir. Est-

ce à dire que ce sera la mission principale d'une bibliothèque : trier ? Comment penser au vu de la tentation de censure de quelques maires, rares aujourd'hui il est vrai, qu'on laissera ce soin aux bibliothèques du futur ? Surtout si elles sont privées de lieu réel. Quelle instance centralisée (?) politico-industrielle (?) fixera les règles du jeu ? Nous courons le risque d'une déshistorisation du livre et de ses lectures au XXI^e siècle. Perte de traces d'un côté pour le lecteur et traçabilité - nouveau mot ! - accrue de l'autre sur ses comportements personnels de lecture, suivi rendu possible par le support multimédia. Autant dire le syndrome « bilgètes », terme dérivé du nom d'un industriel américain de l'univers informatique de la fin du vingtième siècle...

En conclusion, ou ouverture, nous pensons que derrière le numérique se cachent deux révolutions : l'une inéluctable et bénéfique, celle d'une meilleure complémentarité papier et numérique au service des textes, d'une diffusion plus grande de la pensée, d'une diminution des contraintes d'espace-temps et de ses coûts dérivés ; l'autre plus politique et économique, liée au capitalisme dont la nature (c'est un simple constat) est de

transformer tout bien matériel ou immatériel en marchandise, qui nécessitera des débats démocratiques et des choix courageux. Nous craignons la dérive suivante : transformer l'acte de lecture, acte de liberté au vingtième siècle au service de la démocratie, en acte de consommation. Avec la fascination de la multimodalité associée redoutablement à l'interactivité, nous craignons que ne se confortent des pratiques de pure consommation. Pour trouver un équivalent sensible à cette différence lecture-exercice de liberté et lecture-acte de consommation nous prendrons l'image de la fête foraine. Nous pouvons tous sentir la différence fondamentale qui existe entre la fête foraine inscrite dans la ville et le parc d'attraction espace pur de consommation. Quelle sera l'identité, sur le plan mondial, des entreprises qui posséderont demain ces circuits de la lecture ?

Le livre-papier et la lecture ne risquent-ils pas de redevenir la pratique des seuls clercs ?

Très sincèrement, le débat sur les lieux de lecture, lieux concrets de sociabilité sera demain un bon indicateur du futur de nos sociétés et l'importance réaffirmée de ces lieux, demain, la preuve tangible d'un véritable choix démocratique. ■